

Eugène

LA VALLÉE  
DE LA  
JEUNESSE

EXTRAIT

LA JOIE DE LIRE  
ENCOURAGEMENT

## 1. Vingt objets

«Me raconte pas ta vie, c'est la mienne» prévenait Prévert aux clients accoudés au zinc, traînant dans les mêmes bistrotts que lui à deux heures du matin, du côté de Montparnasse. Et c'est vrai qu'au fond nous sommes pareils. Plus ou moins mariés, plus ou moins riches, plus ou moins heureux au boulot, avec plus ou moins d'un enfant à la maison. Personnellement, j'appartiens à cette grande majorité d'êtres humains n'ayant assassiné aucun être humain, n'ayant jamais traversé de guerre et conduisant une voiture bas de gamme aux sièges qui brûlent en été (genre Peugeot 106, série Roland Garros). Pourtant, il doit bien y avoir quelque chose qui nous rend un peu uniques. Un je-ne-sais-quoi nous transformant en autre chose que des locataires standardisés, entassés dans des clapiers à cinq étages, avec balcon de trois mètres carrés.

Après bien des nuits de réflexion, je crois avoir trouvé. On a empoigné le problème de l'autobiographie par le mauvais bout. Prévert insistait sur le terme «raconter». Quand les gens se mettent à parler d'eux, ils le font tous de la même manière. Je suis né ici ; mes parents étaient comme ça ; à huit ans, il m'est arrivé ceci ; je suis un passionné de cela. Nos vies paraissent interchangeable, parce que nous découpons nos récits en respectant les chapitres : lieu de naissance, éducation, amitiés, sexualité, hobby...

Personnellement, j'aimerais me raconter à partir des objets qui ont traversé ma vie, pendant cinq minutes ou quinze ans. Je suis sûr qu'ils parleront plus honnêtement de moi que je ne pourrais jamais le faire. Les objets ne mentent pas. Ils révèlent les orgueils, les faiblesses, les rêves, les obsessions et les cachotteries.

Ce matin, j'ai donc dressé deux listes : les dix objets qui m'ont fait du bien et les dix autres qui m'ont fait du mal. Puis je me suis mis à écrire. Voici l'histoire de ma jeunesse en vingt objets.

## LES OBJETS QUI M'ONT FAIT DU BIEN

Un kilo de tomates  
Le paquet à la poste  
Le soldat de la Vallée de la Jeunesse  
La Panthère rose  
*Apostrophes* spécial Simenon  
La maquette de *L'Empire contre-attaque*  
Le Rubik's Cube 4 × 4  
Mon boguet  
Mon costume de scène  
Mon carnet de voyage

## LES OBJETS QUI M'ONT FAIT DU MAL

L'atlas d'anatomie  
L'abécédaire roumain  
Une chaussure au Pays-d'Enhaut  
**RISK**  
*Nashville ou Belleville*  
L'aiguille à ponction  
Les quatre boulons  
Ma montre  
Le coupon de couleur jaune  
Le corps de mon père

## 2. Le kilo de tomates

Je n'ai pas un, je n'ai pas deux, je n'ai pas trois, je n'ai pas quatre, j'ai cinq ans.

Couché sur le tapis à fleurs du salon, je compte mes années sur les doigts de la main. C'est chouette. J'ai autant d'années que de doigts sur une main. Les autres, ils n'ont pas cette chance. Mon frère, par exemple. Il a besoin d'une main et ensuite il lui faut encore deux doigts de l'autre main. Moi, j'ai un âge parfait!

Une fois, j'ai essayé de savoir quel âge j'aurai quand j'aurai besoin de tous les doigts des mains et des pieds pour savoir quel âge j'ai. Mais je me suis perdu. L'âge, c'est compliqué. Le temps, j'y comprends rien. Une seconde, ça va. Une seconde dure un clignement de paupière. Un quart d'heure, c'est déjà plus difficile. Une heure, ça dure combien d'abord? Et le «quart», ça veut dire quoi? Chépa. Par contre, je sais combien il y a de jours dans la semaine. Mardi, mercredi et samedi. Ma tante Eugénie prétend qu'il en existe plein d'autres. Combien au juste? Est-ce qu'il y a plus de jours de la semaine que de doigts de pieds? Et juillet, c'est quel jour de la semaine? Et puis surtout: pourquoi le mardi dure plus longtemps que le mercredi?

Je n'ai pas un, je n'ai pas deux, je n'ai pas trois, je n'ai pas quatre, j'ai cinq ans.

Un rayon de soleil s'est posé sur mon ventre. Ça me chauffe bien. Le tapis devient tiède. La poussière flottant dans le salon

commence à danser dans la lumière. Toujours couché sur le dos, je tape un genou contre l'autre. Lequel est le gauche, lequel est le droit? Chépa. Par contre, je me souviens très bien qu'il y a une semaine, c'était mon anniversaire. Je me souviens qu'un peu avant, papa-maman sont partis de la maison. Le soir, ils sont là; le matin, ils ne sont plus là. Comme un tour de magie.

— Ils ont pris de longues vacances, m'explique tante Eugénie, d'une voix bizarre. Mais ton frère et toi, vous pourrez bientôt les rejoindre. Vous quitterez Bucarest pour habiter avec eux, dans un pays incroyable. Tu vas adorer. Mais il faut être un peu patient.

Elle n'a pas l'air très sûr de ce qu'elle affirme.

Les journées passent comme si de rien n'était. On habite au cinquième étage d'un bloc, dans lequel habitent des tas de familles. Oncle Prosper part le matin pour l'usine et revient de l'usine le soir. Tante Eugénie part le matin pour son bureau et revient de son bureau le soir. Le mardi, grand-mère Clarisse part au marché et revient les bras chargés d'un sac de pommes de terre, d'un panier d'oignons et d'un kilo de tomates. Grand-mère Clarisse a soixante ans. Dans combien de temps je reverrai papa-maman? Dans plus ou moins de soixante ans? Mon frère et moi devons continuer à faire comme si de rien n'était avec nos copains. Bucarest ne doit pas se douter que papa-maman sont partis.

Aujourd'hui, c'est mardi. Grand-mère Clarisse, cheveux blancs tirés en arrière, revient du marché et dépose les légumes sur le balcon. Alexandre vient me chercher. Ensemble, on sort sur le balcon pour contempler le kilo de tomates. Elles sont lisses, belles

et pas plus grandes qu'un nez de clown. Après m'être collé une tomate sur le museau, je commence à faire le pitre.

— Arrête ça! ordonne mon frère. Sinon, t'iras pas rejoindre papa-maman.

— Ah bon, je dis, immobile. Et pou... ppou... pourquoi?

— Parce que t'es idiot. Et papa n'a pas besoin d'un idiot.

— Et toi, t'es un grand intelligent, peu peut... ppp... peut-être?

— Exactement, répond-il en se pavanant comme une star de cinéma sur notre balcon. Parce que moi, je vais à l'école.

C'est vrai que lui a déjà commencé l'école. Moi, je reste à la maison avec grand-mère. Les paroles de mon frère me font réfléchir à toute vitesse. Et si là-bas, dans ce pays merveilleux où on doit bientôt partir, papa-maman avaient déjà adopté un autre Eugène? Un Eugène plus malin que moi. Qui n'aurait jamais fait de bêtise. Qui ne ferait pas pipi au lit le mardi, le mercredi et le samedi. Un Eugène obéissant. Un garçon de cinq ans qui ne piquerait pas des crises s'il n'y a plus de chocolat dans l'armoire de la cuisine.

— De... de... depuis ccc... combien de teeeemps, ils sont ppppartis? je demande à Alex.

Les mots restent collés à mes lèvres. On dirait des bouts de biscuits macérés dans ma salive que j'essaie de recracher. Mais on ne dit pas «coller», on dit «bégayer». Je bégaie très fort. Je bégaie le mardi, le mercredi et le samedi. Je bégaie en juin, en janvier et en hiver. Je répète :

— De... de... depuis ccc... combien de teeeemps, ils sont ppppartis?

— Deux semaines.

— Ça fait p... p... plus ou moins qu'une aaannée?

— T'es vraiment trop bête, toi, soupire-t-il en haussant les épaules.

— Dans ccc... combien de temps, on vaaaa les rejoindre?

— Moi, bientôt. Toi, je sais pas.

— ...

— La prochaine fois qu'ils appelleront au téléphone, je leur dirai que tu connais même pas la différence entre les mois et les années. Ils seront tellement déçus!

Mon frère a toujours trouvé les mots parfaits, le ton idéal et la mimique adéquate pour me faire enrager. Je prends une tomate du panier pour la lui balancer à la gueule.

— Si tu fais ça, je vais le dire à grand-mère.

— M'en fous!

— Tu seras puni. Tu n'iras jamais en Suisse.

Mon visage devient rouge. Je souffle comme le bœuf énervé par la foule, que j'ai aperçu un jour au marché. Je sais qu'il a raison : si je lui éclate une tomate à la gueule, je peux dire adieu à mes parents. Incapable de laisser retomber la petite boule rouge, je détourne ma colère en la balançant dans le ciel, au hasard. Elle atterrit avec un grand splash aux pieds de deux dames installées sur des chaises métalliques, au bord du terrain vague, devant le bloc où nous habitons. Occupée à éplucher des patates, la première pousse un grand cri horrifié, tandis que la seconde lâche sa pomme de terre qui vient rouler dans la poussière.

Aussitôt, mon frère et moi nous cachons derrière le mur du balcon, en éclatant de rire. Une minute plus tard, le bout de nos fronts réapparaît prudemment. On ose même jeter un coup d'œil en bas de la maison. Les deux bonnes femmes scrutent chaque fenêtre du bâtiment. Mais comme le terrain vague est bordé par trois autres blocs, elles peuvent continuer à chercher longtemps.

— Si je touche le facteur, j'irai en Suisse avant toi, déclare Alexandre avec un air de défi.

Sa tomate s'écrase sur la roue avant de sa bicyclette. Les gouttes et les pépins éclaboussent son uniforme de la casquette aux chaussettes. Le facteur surpris perd l'équilibre et termine sa course à plat ventre, dans la terre battue parsemée de touffes d'herbe jaunie. On contemple pendant trois secondes ce spectacle fantastique, puis on disparaît derrière le mur du balcon. En bas, on entend les injures du facteur envahir tout le quartier. On retient notre souffle ; on retient notre rire. Mais nos yeux crépitent de joie. J'attrape un nouveau projectile. Doucement, je relève la tête pour inspecter les alentours. J'aperçois Madame Merlescu, la mère de Sorin, un garçon que je ne peux pas piffer.

— Si je touche la mère de Sorin, je pars pour la Suisse demain matin.

Le projectile part dans la bonne direction. Hélas, j'ignorais qu'il fallait tenir compte du déplacement de la cible. Contre toute attente, à la place de Madame Merlescu, un gros chien errant se trouve là. Paf ! En plein dans les côtes ! Blessé dans sa fierté, le clébard taché de rouge aboie à s'en décrocher la mâchoire. Plusieurs habitants du quartier sortent aux fenêtres pour savoir ce

qui se passe. Les deux dames aux pommes de terre expliquent en hurlant qu'un petit malin terrorise la cour avec de la nourriture.

— Vous vous rendez compte?! Quel gaspillage ! crie la première.

— Moi, la semaine passée, j'ai fait la queue pendant deux heures pour un paquet de sucre et un cageot de tomates, ajoute la seconde.

Derrière notre muret, on imagine des dizaines d'yeux fouiller chaque balcon et chaque fenêtre. Mon frère décide de lancer la prochaine tomate au hasard, sans se redresser. On entend un bruit mat : elle a sûrement atterri dans la poussière. Je lance une autre tomate, toujours à l'aveuglette, mais en y donnant très peu de force. Comme ça, elle longe la façade de l'immeuble. Un bruit métallique résonne avec violence. J'ai touché le toit ou le capot d'une bagnole.

Mon frère a très bien compris la portée de mon coup. Dans les rues de Bucarest ne roulent que deux types de bagnoles : des super cubiques et des autres avec un nez un peu plus allongé. Mais celles-là sont très chères et très rares, m'a appris oncle Prosper. Papa-maman sont partis en Suisse dans une super cubique. Mon tir m'a plus rapproché d'eux que les dix mille promesses de tante Eugénie, oncle Prosper et grand-mère Clarisse réunis !

Alex doit réagir. Sa fierté de grand frère est en jeu. Il s'empare de toutes les tomates restant dans le panier pour les jeter par-dessus bord. Une pluie de tomates s'abat sur la cour. Ça hurle ; ça se déchaîne ; ça menace ; ça aboie ; ça vocifère.

On s'écrase les côtes et la bouche pour ne pas exploser de rire. Puis à quatre pattes, on retourne dans l'appartement. Là, on se redresse d'un bond. Nos yeux sont mouillés de larmes de rire. Ni vu ni connu, Alexandre retourne à ses devoirs scolaires, tandis que moi, je plonge le nez dans un de ces livres gigantesques pleins de photos de peintures, rangés dans la bibliothèque de notre appartement. Deux anges studieux dans un monde de brutes.

Les heures passent en silence. Bizarre. Incroyable. Personne ne sonne à la porte. Visiblement, aucun de nos voisins ne nous a débusqués. De temps en temps, mon frère et moi échangeons un regard et aussitôt on écrase un fou rire. À l'heure du repas, grand-mère Clarisse sort sur le balcon. Elle revient en fronçant les yeux, puis se dirige vers la cuisine. Énervée, elle inspecte le vestibule. Enfin, après avoir vérifié dans chacune des quatre chambres, elle s'approche de nous.

— Dites donc, j'ai acheté un kilo de tomates au marché. Vous ne les avez pas vues ?

On se regarde avec étonnement, puis on la fixe en soulevant nos sourcils jusqu'au plafond. Et pour bien lui prouver qu'on en sait aussi peu qu'elle sur le sujet, on fouille du regard le salon. Alex va jusqu'à jeter un coup d'œil sous la table.

— Mais enfin, elles n'ont pas pu disparaître comme ça ! s'exclame grand-mère Clarisse.

Elle fait un pas vers nous en plantant ses poings sur ses hanches. Ça, c'est super mauvais signe.

— Je suis sûre que vous y êtes pour quelque chose.

Le bout de son pied droit tape nerveusement sur le tapis à fleurs.

Ça, c'est ultra mauvais signe.

— J'attends, prévient-elle en haussant la voix.

Je regarde Alex qui me regarde à son tour. Je regarde grand-mère qui fronce les sourcils. Je fixe le bout de mes orteils en rougissant. Ça y est ! C'est fichu. La Suisse, papa-maman, les retrouvailles, le pays fantastique. Perdus pour un kilo de tomates. Quand soudain, j'entends mon frère murmurer :

— On avait faim. On avait faim, grand-mère, alors on a mangé les tomates...

Grand-mère Clarisse ouvre la bouche en soupirant. Elle fait une grimace horrible, comme si on lui avait planté un couteau dans le ventre. Ses bras se tendent vers nous.

— Oh, mes pauvres petits. Vous aviez si faim ?

On se blottit dans les bras de grand-mère. Elle est désolée de nous savoir affamés.

Quand mon oncle et ma tante rentrent du travail, grand-mère Clarisse leur raconte que la faim nous a poussés à dévorer un kilo de tomates ! Ils sont catastrophés : pourvu que mon père et ma mère n'apprennent jamais cette tragédie. Mes parents nous ont confiés à leurs bons soins et mon oncle et ma tante nous laissent mourir de faim...

Alors le soir même, Alex et moi mangeons pour douze : blanc de poulet, riz pilaf, colline de boulettes de viandes épicées, limonade à volonté, confiture dans une coupelle et, comme si ça ne suffisait pas, riz au lait saupoudré de cannelle. Jamais de ma vie, je n'ai été aussi bien récompensé d'avoir menti.

### 3. L'atlas d'anatomie

À cinq ans et demi, je découvre comment se donner des super sensations en se touchant «là». Oui, exactement «là». Comme si un petit lutin me chatouille de l'intérieur avec une plume magique. Askeucébon. Je me touche «là» dans mon lit, le soir. Je me touche «là» dans mon lit pendant la sieste. La seule chose que je ne pige pas, c'est pourquoi personne ne m'a prévenu que c'est si bon. Sibon. Sibon. On m'a fait goûter au chocolat, aux glaces vanille et aux cerises noires ; on m'a laissé m'amuser sur la balançoire et le cheval à bascule ; on m'a montré les dessins animés à la télévision. J'ai même bu une fois la limonade noire qui vient d'Amérique avec des bulles qui piquent et son goût caramel. Mais personne ne m'a parlé de ce petit lutin qui peut me chatouiller de l'intérieur avec sa plume magique.

J'essaie d'imaginer la vie de mon lutin. Il se promène en moi. Parfois, il dort dans mon ventre ; parfois, il visite ma tête ; il regarde ce que je regarde, puis il se laisse tomber dans une de mes jambes. Il se balade en moi où il veut comme il veut. Mais dès que je me touche «là», il rapplique aussitôt pour me chatouiller de l'intérieur avec sa plume magique.

Hélas pour nous, on est surpris par grand-mère en pleine séance de chatouillis pendant la sieste. Grand-mère Clarisse soulève la couverture et me découvre tout nu, contorsionné et transpirant,

en train de me frotter «là» avec l'oreiller sur lequel mes initiales sont brodées. Sa grimace d'horreur me fait peur à moi aussi. On dirait qu'elle vient de soulever une motte de terre sous laquelle grouille un gros ver. Le lutin paniqué se cache au fond de moi. Je parviens à balbutier : «Mon pyjama. A glissé. P... ppp... pendant que j'faisais dodo.» La pauvre femme recule jusqu'au seuil de la porte. Elle tourne les talons pour se réfugier dans sa cuisine, en dodelinant de la tête.

Quelques jours passent. Ni vu ni connu, j'appelle de nouveau mon lutin. Mais cette fois, j'ai pigé le truc. Prudence et stratégie ! Je le convoque au milieu de la nuit, tandis que l'appartement dort et ronfle. Je tente une nouvelle façon : je laisse tomber l'oreiller pour me frotter avec les doigts, la paume, puis carrément les deux mains. Mon lutin surgit de sa cachette, tout heureux d'avoir été réveillé. Il rapplique vite fait. Sa plume est enragée. Askeucébon. Askeucébon. Fatigué, épuisé, je m'endors au petit matin, dans la moiteur de l'été.

Au réveil, ma cousine Marianne est là. Son regard glacé est planté sur le bas de mon ventre. Que fiche-t-elle ici ? Elle n'habite pas chez nous ! D'ailleurs, elle n'a jamais été là à mon réveil. Grand-mère Clarisse se tient à côté d'elle. D'un geste autoritaire, Marianne soulève ma couverture et descend le pantalon de mon pyjama. Elle a le droit de faire ça, parce qu'elle fait des études qui lui donnent le droit de faire ça. Elle va à la Grande École, où elle apprend les maladies et comment fonctionne le corps. Le corps des adultes, des hommes, des femmes et aussi les petits corps des enfants de cinq ans.



Marianne se penche pour m'inspecter, comme si j'étais un grille-pain qui fonctionne mal. Hé ! Je ne t'ai pas invitée sous mon pyjama. C'est à moi, tout ça. Ça ne te regarde pas. Mais je sens que je n'ai pas le droit de faire des remarques. Alors mes protestations s'étranglent dans ma gorge et je regarde aussi. Mes séances de chatouillis ont laissé des traces ! Tout est rouge : mes fesses, le zizi, l'entrejambe. Un beau rouge vif du nombril jusqu'à mi-cuisses. Je regarde ma cousine, en faisant mine de ne pas piger. Elle, on dirait qu'elle a tout pigé. Pour la première fois de ma vie, je découvre ce que signifie un regard sévère posé sur moi.

Après quoi, les choses se calment. On me fiche la paix. Mais je sens que quelque chose se manigance contre moi et mon lutin. Je me demande si chaque garçon en possède un se promenant dans son corps. Je n'ose pas en parler à mon frère ni aux copains dans la cour. Je décide que c'est mon SRM (Secret Rien qu'à Moi) et que personne n'a le droit de me le voler. Je murmure des gentillesses à mon lutin. Je lui demande comment il va. Je lui demande où il se trouve en moi, en ce moment. Je lui raconte des histoires pour qu'il s'endorme sans faire de cauchemars.

Le dimanche, comme chaque dimanche, la famille se réunit. Pour les réunions, il existe deux variantes. Soit grand-mère Clarisse, oncle Prosper, tante Eugénie, Alex et moi, traversons Bucarest en bus pour rendre visite à mes deux cousines Marianne et Rodica et à leurs papas-mamans, soit mes deux cousines Marianne et Rodica accompagnées par leurs papas-mamans traversent Bucarest en bus pour rendre visite à grand-

mère Clarisse, oncle Prosper, tante Eugénie, Alex et moi. Ce dimanche-là, on est dans la deuxième variante.

Les sept adultes discutent de choses totalement incompréhensibles. Des mots incroyables formant des phrases ne voulant rien dire. À l'époque, je ne pigeais rien. Mais comme le disque était presque toujours le même, aujourd'hui, à force d'avoir entendu les mêmes arguments, les mêmes envolées lyriques, les mêmes propos racistes et la même misogynie, je suis en mesure de vous dire ce que j'entendais déjà à cinq ans et demi.

— Le vitalisme de Bergson est une réponse originale au grand mystère de la vie.

— La Vie est de toute façon un mystère.

— Oui, mais un mystère qui secrète de grands hommes. Napoléon, par exemple.

— Ah, Napoléon...

— Quel immense bonhomme.

— Il a conquis l'Égypte en deux jours.

— Deux mois !

— Non, deux jours : comment ces sales métèques auraient-ils pu lui opposer la moindre résistance ?

— Les Égyptiens ne sont pas des métèques ; ce sont les héritiers des Pharaons.

— Laisse-moi tranquille avec tes Pharaons. Entre Toutankhamon et Napoléon, les Arabes ont envahi l'Égypte.

— Les Arabes, c'est une sous-race. Je vous rappelle que les Arabes, ce sont ces types qui font leurs besoins en écartant les pans de leurs djellabas sur leurs chiottes à la turque.

— Tu es vraiment trop raciste ! Tu me fais honte.

— Dis Eugénie, au lieu de contredire tes frères, tu ne voudrais pas préparer des cafés ?

Les sept adultes fument ; boivent des cafés et s'engueulent du début à la fin. Parfois, ça change : ils commencent par s'engueuler, puis ils fument un bon coup et boivent des cafés. Mon frère et moi, on les écoute et on les regarde comme des animaux étranges. On grimpe sur les genoux d'un des sept, celui qui semble avoir raison le plus souvent, et on ne bouge plus. Pour éviter de nous envoyer la fumée dans les yeux, l'adulte qui nous garde sur ses genoux fait de grands gestes destinés à chasser les volutes. Mais comme tout le salon a disparu dans un brouillard à couper au couteau, mon frère et moi les trouvons un peu ridicules. On dirait des marins s'agitant dans la brume. Quand nos yeux piquent trop, on s'en va. Rodica, la plus jeune de nos cousines, nous emmène généralement dans une autre pièce pour jouer avec nous.

En fin d'après-midi, tandis que je suis en train de tirer les tresses de Rodica, son père, oncle Marcel, entre dans la chambre. Il prie Rodica de sortir. Elle s'exécute sans broncher. Oncle Marcel est l'Autorité. Quand il déclare quelque chose, les bouches se verrouillent et on obéit. Parfois, avec certains adultes, on ose aller très loin dans la désobéissance, avant de recevoir une fessée. Avec oncle Marcel, on se tient droit comme des cure-dents plantés dans les olives. Même ses frères et sœur (papa, oncle Prosper et tante Eugénie) ont pour habitude de l'écouter.

Oncle Marcel transporte un gros livre dans sa main droite. Il appelle mon frère qui joue sur le balcon. Une fois tous les trois

réunis dans la chambre, mon oncle ferme la porte et s'installe confortablement dans le fauteuil, en nous priant de prendre place chacun sur un accoudoir.

— Vous savez ce qu'est ce livre ? nous demande oncle Marcel.  
Je fais non de la tête.

— C'est un livre pour voir comment les gens sont faits à l'intérieur, explique mon frère.

Je reste bouche bée devant son savoir.

— Bravo, continue mon oncle en passant sa main dans les boucles blondes d'Alex. Mais c'est que tu es très intelligent, toi. Aujourd'hui, je vais même t'apprendre comment ça s'appelle : un atlas d'anatomie.

Oncle Marcel ouvre le livre, fait défiler quelques pages et s'arrête d'un air satisfait sur une double page. Un grand bonhomme est dessiné. Mais au lieu de lui faire un visage avec la peau, les dessinateurs l'ont rempli de drôles de taches, plus ou moins rouges, brunes ou bleu foncé.

— Vous voyez, ici, on voit le cœur. Et là l'estomac. Et là, ce sont les poumons, décrit mon oncle.

À chaque fois que l'index de sa main gauche pointe une tache sur le dessin, l'index de sa main droite vient toucher une partie de mon corps ou de celui de mon frère. Je suis complètement fasciné. J'inspecte le dessin avec attention. Je regarde à la droite du cœur, sous l'estomac, derrière le foie et au fond de chaque poumon. Je fronce les sourcils, sans comprendre. J'inspecte encore une fois le dessin. Puis, je demande à mon oncle :

— Mais où est le petit lutin ? Ils l'ont pas dessiné.

— De quel lutin tu parles? répond-il sèchement.

Mon petit maillot commence à coller à ma peau. Je transpire à grosses gouttes. Mon frère me regarde en soupirant, sincèrement désolé par ma bêtise. Le tissu de l'accoudoir me gratte les cuisses. Je n'aime pas du tout le moment que je suis en train de vivre. Je me sens complètement ridicule. Mais la leçon continue.

— Vous voyez, ici, c'est la colonne vertébrale, nous apprend-il, tandis que son doigt glisse sur une sorte de serpent blanc descendant de la tête jusqu'entre les jambes.

Sa voix change. Il est de plus en plus sérieux et concentré.

— Là, c'est le... le coucou. On a chacun un petit coucou pour faire pipi.

Je commence à comprendre où il veut en venir. Tout ça, c'est un gigantesque piège: d'abord grand-mère Clarisse m'a surpris en train de me faire des Askeucébon sous la couverture, puis Marianne a vérifié que grand-mère n'inventait pas. Et elle m'a dénoncé à oncle Marcel...

— Maintenant, regardez bien, ordonne-t-il. Le coucou est relié à la colonne vertébrale par des nerfs. Les nerfs, ce sont des tuyaux très fins dans lesquels passent plein d'informations. Des informations sur le chaud, le froid, les brûlures. Et vous voyez? Tous ces nerfs passent dans la colonne vertébrale pour remonter jusqu'au cerveau!

Son visage est crispé. Il a l'air de souffrir. À cause de nous et de notre ignorance, il est obligé de parler de choses qui le dégoûtent. Lui, il rêve de retourner au salon pour causer des métèques, de Napoléon et de la place de l'Homme dans l'univers.

— À chaque fois qu'on se touche le coucou, poursuit-il, qu'on se le frotte la nuit, sans avoir besoin d'aller aux toilettes, on donne de mauvaises informations au cerveau.

— Et qu'est-ce que ça lui fait au cerveau? demande mon frère d'une toute petite voix.

— Ça le fiche en l'air! affirme-t-il en nous toisant l'un après l'autre. Ça le détruit. Si vous jouez avec votre coucou, vous allez d'abord devenir bêtes. Ensuite, si vous continuez, vous deviendrez fous. Et on vous enfermera dans la maison des fous. Est-ce que vous savez ce que ça signifie d'être enfermé là-bas?

J'imagine un lieu sombre, humide, taché de sang et jonché d'os brisés, où des monstres torturent les enfants qui se sont trop touché le coucou. Après s'être assuré que la peur habite désormais au fond de nos yeux, oncle Marcel esquisse un sourire. Il se lève, pose le livre sur la petite table ronde à côté du fauteuil et rejoint le reste de la famille.

Avec mon frère, on n'ose ni se regarder ni faire un commentaire. Prostrés comme des petits chiots au museau collé sur les pattes avant, on garde le silence. Je voudrais lui demander si lui aussi a découvert le plaisir de se chatouiller là, mais je n'ose pas. Le simple fait de mentionner «ça» à haute voix me fait peur. Je rentre les mots; j'enterre les questions; je cache ma curiosité. Je ne sais même pas comment s'appelle ce que je suis en train de vivre. Mes yeux se remplissent de larmes tièdes.

Fin de la leçon d'anatomie.

## Eugène

Né en 1969 à Bucarest, Eugène est arrivé en Suisse en 1975. Licencié en lettres, il se consacre entièrement à l'écriture, notamment pour le théâtre. Outre ses livres pour la jeunesse, il a publié différents titres pour adultes dont *Mon Nom* (Ed. de l'Aire), *Pamukalie, pays fabuleux* et *Dans un livre, j'ai lu que...* (Ed. Autrement). Il a également été parolier et danseur pour le groupe de rock Sakaryn, et chroniqueur pour différents médias.

Depuis plusieurs années, Eugène a transposé *La Vallée de la jeunesse* (Prix des auditeurs de la Radio Suisse Romande et prix Lettres frontière) en spectacle, mis en scène par Christian Denisart. Un one man show qu'il présente régulièrement dans les collèges mais aussi les théâtres, en France et en Suisse.

Dans la même collection

*Coup de Meltem*, Sigrid Baffert

*Tant pis pour elle*, Valérie Dayre et Pierre Leterrier

*Dragon de glace*, Mikael Engström

*Le temps des mots à voix basse*, Anne-Lise Grobéty

*Abaton, au-delà de la peur*, Christian Jeltsch et Olaf Kraemer

*Si seulement*, Tonje Kaernli

*L'homme qui faisait vieillir*, Rodrigo Lacerda

*Délit de fuite*, Christophe Léon

*Dernier métro*, Christophe Léon

*La vie est belle*, Christophe Léon

*X-Ray la Crise*, Christophe Léon

*Pampa Blues*, Rolf Lappert

*Enfants de la forêt*, Beatrice Masini

*L'homme qui cultivait les comètes*, Angela Nanetti

*Mistral*, Angela Nanetti

*Derrière la porte*, Ingrid Olsson

*Lily*, Cécile Roumiguère

*Freak City*, Kathrin Schrocke

*Autopsie d'un papillon*, Jean-Noël Sciarini

*Tarja*, Jean-Noël Sciarini

*Le plus grand footballeur de tous les temps*, Germano Zullo

Les Éditions La Joie de lire bénéficient d'un soutien de la Ville de Genève  
sous la forme d'une convention de subventionnement.

L'écriture de ce livre a bénéficié de l'aide du Centre National du Livre, à Paris.  
L'auteur l'en remercie.

Publié pour la première fois en 2007  
dans la collection Rétrovisueur, Éditions La Joie de lire

© Éditions La Joie de lire S.A.  
5 chemin Neuf - CH - 1207 Genève  
Tous droits réservés pour tous pays  
ISBN : 978-2-88908-279-7  
Dépôt légal : février 2015  
Imprimé en Allemagne

Illustration de couverture : Séverin Millet  
Design graphique : Servane Tranchant  
Mise en page : Pascale Rosier